

ADOLF HITLERS MEIN KAMPF,
GEZEICHNETE ERINNERUNGEN
AN EINE GROSSE ZEIT

**Kurt Halbritter et
la déconstruction du tabou
du suiveur par et dans la BD**

INGEBORG RABENSTEIN-MICHEL

Université Claude Bernard – Lyon1

« **L**orsqu'on n'ose plus poser de questions, quand on n'envisage même plus de le faire, on se trouve face à un tabou¹. » Parmi les nombreuses définitions du tabou, nous retiendrons ici celle que Margarete et Alfred Mitscherlich formulent en 1967, année qui précède la parution de la déconstruction graphique de *Mein Kampf* par Kurt Halbritter. Simple et pertinente, elle servira de fil rouge à l'analyse de son ouvrage *Adolf Hitlers Mein Kampf, gezeichnete Erinnerungen an eine große Zeit*². Cette BD, conçue par un « questionneur » irréductible s'attaque à l'un des plus grands tabous créé après l'effondrement du Troisième Reich par le biais de stratégies de refoulement personnelles et officielles en Allemagne, et aussi en Autriche : le rôle et la responsabilité des suiveurs, donc de la masse « anonyme » qui avait rendu possible l'avènement du parti national-socialiste, cautionné l'idéologie nazie et fermé les yeux devant les crimes du régime. À partir de 1945 se trouvaient en effet activées, officiellement et individuellement, les principales fonctions du tabou décrites par les Mitscherlich : production d'un consensus (p. 111), rétention de l'information pour empêcher la réflexion, refus de la prise de conscience (p. 121), sauvegarde de l'estime de soi par la séparation volontaire mémoire concrète/sentiments. (p. 127) Le tout provoquant une interruption du processus de transmission de l'Histoire comme le montrent des études menées auprès des élèves allemands au cours des années 1970, et qui formeront le soubassement de notre analyse.

[1] Margarete und Alexander Mitscherlich [1967], *Die Unfähigkeit, zu trauern*, 18 édition, Serie Piper, Munich, Piper, 1986. Voir chapitre II.2., p. 111. Réédité chez Payot en 2005, *Le deuil impossible. Les fondements du comportement collectif*, traduction de Laurent Jospin.

[2] Francfort/Main, Bärmeier & Nickel, 1968.

L'exhortation implicite et bien trop souvent explicite d'oublier le passé en évitant de le nommer permettait ainsi dans les années 1950 et 1960 de traiter par le non-dit une réalité dérangeante considérée comme un obstacle pour le renouveau politique du pays³. *Mein Kampf*, présenté par le futur Führer comme le récit de sa vie (sous forme de règlement de compte comme le signale le sous-titre, « Eine Abrechnung »), mais bien davantage écrit de propagande destiné à faire connaître ses théories, figurait en tête de la liste des éléments potentiellement perturbateurs. L'existence même du texte devait donc être niée pour permettre la renaissance démocratique de l'Allemagne. Une loi non écrite qu'il ne convenait pas de transgresser.

Le mythe de « l'heure zéro », si volontiers cité pour évoquer l'Allemagne de l'immédiat après-guerre, apparaît ici dans toute son ambivalence. Pour les uns signal de départ pour une réorientation « idéaliste » du pays incluant une réflexion sur les erreurs voire les culpabilités du passé⁴, pour les autres commode blanc-seing pour une construction « réaliste » de l'avenir basée sur l'occultation de la période 1933 à 1945. Les résultats spectaculaires de la reconstruction et du miracle économique semblèrent, pendant deux décennies, donner raison aux derniers. Mais les enfants du baby-boom ne tardèrent pas à remettre en question de manière de plus en plus insistante le silence des pères⁵ dorénavant accusés de refuser de jouer leur rôle dans la transmission intergénérationnelle de l'Histoire voire de la Mémoire, et empêchant ainsi le processus de prise de conscience décrit par Freud⁶ – l'exact contraire de la fonction du tabou selon les Mitscherlich. Le consensus de l'après-guerre commençait à s'effriter : les valeurs conservatrices et restauratrices de l'ère Adenauer dorénavant dépassées, les tabous se devaient désormais d'être brisés.

C'est dans ce contexte politique, économique et social où un processus encore fort timide de réflexion officielle sur les tabous commence à peine à se mettre en place que paraît la contribution toute personnelle de Kurt Halbritter (1924-1978).

[3] Ce ne sont cependant pas les seuls Alliés qui posent la question de la responsabilité voire de la culpabilité collective : dès 1946, Karl Jaspers la traite de manière approfondie dans *Die Schuldfrage (La culpabilité allemande)*, traduit de l'allemand par Jeanne Hersch, préface de Pierre Vidal-Naquet, Paris, Minuit, Coll. Arguments, 1990). L'Autriche avait, de son côté, obtenu un « non-lieu » suite à des négociations habilement menées avant même la fin de la guerre (Conférence de Moscou, 1943). La légende de l'Autriche première victime de la politique d'agression d'Hitler devait devenir l'un des principaux mythes fondateurs de la Deuxième République.

[4] En 1978, Margarete Mitscherlich considère comme une illusion et comme inévitablement soumise à la déception la foi en une réalisation des idéaux démocratiques et sociaux. Cf. *Das Ende der Vorbilder. Vom Nutzen und Nachteil der Idealisierung*, Serie Piper, 3^e édition, Munich, Piper, 1986, p. 22. Traduit de l'allemand par Sylvie Ponsard, *La fin des modèles*, Paris, Éd. des femmes, 1983.

[5] Robert Schindel se souvient : « Après la catastrophe, le silence était devenu obligatoire » (Nach der Katastrophe war das Schweigen notorisch). Cf. « Schweigend ins Gespräch vertieft », in *Mein liebster Feind. Essays, Reden, Miniaturen*, Francfort/Maine, Suhrkamp, 2004, p. 19.

[6] Cf. La théorie de la répétition au service de la mémoire, in *Œuvres complètes*, tome X, Paris, PUF, 1993, p. 126 sq.

*Adolf Hitlers Mein Kampf – gezeichnete Erinnerungen an eine große Zeit*⁷ sera ici considéré comme une provocation destinée à questionner le tabou, et peut-être comme une tentative de remplir un vide institutionnel devenu gênant. En mettant en lumière les conséquences des stratégies d'évitement et de refoulement sur le présent, Halbritter soulignait qu'il y avait urgence à aborder enfin l'épineuse question du quotidien sous le Troisième Reich.

CE QUE JE SAIS D'ADOLF HITLER...

« Es sind gefährliche Tabus, die die westdeutsche Nachkriegspolitik aufgebaut haben. » écrit Robert Havemann en 1965⁸. L'une des conséquences explosives fut le secret frappant *Mein Kampf* et la question de son incroyable potentiel de séduction. Dès la fin de la guerre, des inquiétudes s'étaient pourtant exprimées⁹ et des appels aux pédagogues avaient été lancés. « Que disent les enseignants ? » se demandait par exemple Hanns Henny Jahn dans un article de 1951 consacré à cet « oubli qui frappait cet "intermède dérangeant" qui avait duré 12 ans¹⁰ », dans le cadre d'un retour « à la normale » de la vie quotidienne des Allemands après 1945. Il y avait exprimé sa crainte de voir les nouvelles générations réduites à découvrir, à reconstituer sans explications ni repères un passé fragmentaire et forcément peu conforme à la réalité.

Crainte tout à fait fondée comme le prouva Dieter Bossmann dans *Was ich über Adolf Hitler gehört habe. Folgen eines Tabus : Auszüge aus Schüler-Aufsätzen von heute*¹¹, ouvrage livrant en 1977 les résultats d'une enquête à laquelle avaient participé tous les Länder de l'Allemagne de l'Ouest à l'exception de la Sarre. Les élèves interrogés, toutes catégories scolaires confondues, étaient âgés de dix à vingt ans. Trente-deux ans après la chute du régime nazi, Bossmann avait ainsi pu présenter à son pays la consternante somme de confusions, d'ignorance et de contrevérités régnant parmi la jeunesse allemande. Un constat qu'il attribuait à l'insuffisance du dialogue intergénérationnel, à l'inadéquation des méthodes pédagogiques et à une conception erronée, voire faussée des livres d'Histoire.

Nous ne citerons ici que quelques exemples, choisis parmi les plus extrêmes :
« Adolf Hitler war der Führer von irgend so einer Gruppe, das weiß ich, aber

[7] À la suite, l'ouvrage sera cité sous le titre abrégé *Adolf Hitlers mein Kampf*.

[8] « Ce sont des tabous extrêmement dangereux qui ont permis à l'Allemagne de l'Ouest de définir l'orientation politique qui allait y prévaloir dans l'après-guerre. », Robert Havemann, « Nach zwanzig Jahren », première publication dans Hans Werner Richter (dir.), *Plädoyer für eine neue Regierung oder Keine Alternative*, Rowohlt, Reinbek, 1965. Cité ici d'après *Vaterland, Muttersprache. Deutsche Schriftsteller und ihr Staat seit 1945*, Quartheft 100, Berlin, Klaus Wagenbach, 1979, p. 222.

[9] Stephan Hermlin, « Aus dem Land der großen Schuld », in *Vaterland, Muttersprache*, p. 22.

[10] « Das Vergessen der "peinlichen". Episode von 12 Jahren », Hans Henny Jahn cité in *Vaterland, Muttersprache*, p. 101. Première publication de l'article dans *Aufbau*, mars 1951.

[11] *Ce que je sais d'Adolf Hitler. Les conséquences d'un tabou. Extraits de rédactions d'élèves d'aujourd'hui*, Francfort/Maine, Fischer Taschenbuch, 1977.

welche Gruppe, das weiß ich nicht, ich kenne die Gruppe auch gar nicht¹² » constate une élève de treize ans, scolarisée dans l'enseignement spécialisé.

« Der Mann mit dem Chaplin-Schnäuzer¹³. » (une lycéenne de treize ans).

Il avait quand même : « Im großen und ganzen ein bisschen zu weit gegangen¹⁴. » (un élève en collège technologique, quinze ans).

Une élève en lycée professionnel, dix-sept ans, n'exclut pas qu'il puisse encore être en vie : « Vielleicht lebt er sogar noch¹⁵ ? »

Il avait fait la Guerre de Trente Ans, il n'a rien fait pour empêcher la division de l'Allemagne, il a fait couper le nez aux blonds, il avait exterminé les Juifs (mais en cela, il n'avait fait que son devoir...) Martin Luther lui obéissait au doigt et à l'œil, il était petit et malingre, il vivait à l'époque des nazis, il avait fait construire les autoroutes et fait planter les noisetiers qui les bordent depuis...

« Vielleicht war es gut, dass wir den Krieg verloren haben, sonst wären wir jetzt alle Nazis¹⁶. » (un lycéen de treize ans).

Nous ne pouvons que souscrire à une telle prise de conscience qui reste malheureusement tout à fait isolée.

Pour Bossmann, l'enquête prouve l'approche « naïve », car non critique de l'Histoire ainsi que le dangereux manque de compétence démocratique des jeunes Allemands. Et il n'est pas le seul à arriver à cette conclusion. Trois ans plus tard, la Fondation Koerber organise un concours officiel doté d'un premier prix par le Président de la RFA sur le thème « L'Allemagne et son histoire/la vie quotidienne sous le Troisième Reich. » Treize mille élèves y participent cette fois-ci, et les résultats corroborent l'enquête de Bossmann. La transmission apparaît une nouvelle fois comme un échec¹⁷. Il faut alors trouver d'autres voies pour appréhender le passé : des rencontres avec des témoins, la participation à l'inauguration de monuments, d'expositions et de cérémonies de commémoration, des visites de camps de concentration, l'organisation de discussions entre élèves, etc. On est bien sûr encore loin de voir la bande dessinée s'emparer du sujet comme le fera Walter Moers à la fin des années 1990, dans la BD *Adolf, die Nazisau*¹⁸. En trois décennies, les choses auront cependant changé : en 1968,

[12] « Adolf Hitler était le Führer d'un groupe, ça, j'en suis sûre, mais je ne sais pas trop lequel, ce groupe-là, je ne le connais pas », Bossmann p. 63. Toutes les citations et indications de pages à suivre se réfèrent à Bossmann, *op. cit.* (cf. note 10).

[13] « L'homme avec la petite moustache comme Chaplin. », Bossmann p. 42.

[14] « globalement un peu exagéré », Bossmann p. 189.

[15] Bossmann, p. 336.

[16] « En fin de compte, c'est peut-être une bonne chose que l'Allemagne ait perdu la guerre – sinon, on serait tous des nazis aujourd'hui. », Bossmann p. 316.

[17] Vingt ans plus tard, une enquête de l'Institut EMNID (qui avait eu le plus grand mal à trouver preneur) publiée le 10 août 2000 dans *Die Zeit* a confirmé que les deux tiers des jeunes Allemands âgés de 14 à 17 ans n'avaient peu ou pas de connaissances de l'histoire du national-socialisme, de sa politique raciste et de la Shoah...

[18] *Adolf – Äch bin wieder da!* (1998), *Adolf 2 – Äch bin schon wieder da!* (1999), les deux publiés chez Eichborn. Le troisième volet, *Adolf – Der Bonker*, paraît en 2005 chez Piper. Voir aussi la vidéo correspondante « Ich hoch

Halbritter se verra accusé d'avoir eu recours à la BD, genre honni, pour aborder le sujet... En 1998, une telle question ne se posait plus.

UN TABOU PEUT EN CACHER UN AUTRE

Dans *Totem et tabou*¹⁹, Freud décrit le tabou comme sacré et indicible, deux aspects qu'il ne considère pas forcément comme devant être liés. Pour *Mein Kampf*, considérons plutôt qu'ils sont opérationnels successivement. Jusqu'en 1945, « Das heilige Buch des Nationalsozialismus und des neuen Deutschland²⁰ » est un objet de culte à l'instar de la Bible, conformément à la mise en scène du Führer en tant que nouveau Messie envoyé pour « délivrer » le pays. Son « livre de guerre » (Klemperer 8) ne peut de ce fait pas être acheté d'occasion pendant toute la durée du Troisième Reich : pas de dogme de seconde main, les éventuels revendeurs sont sévèrement punis. Après la chute du régime, les deux tiers environ des livres en circulation sont détruits, les autres disparaissent de l'espace public. Toute allusion est prohibée, réimpression et vente sont interdites.

Pour les adeptes du régime, *Mein Kampf*²¹ était tabou (sacré) en tant qu'omniprésent support de la parole du Führer. Après 1945, le livre devient tabou pour son contenu et en tant qu'objet (il ne doit pas être cité, montré ou nommé). Son existence devait être tue, entre autres, comme le souligne Klemperer, parce qu'à terme, la question de l'adhésion à des théories qui avaient circulé bien avant l'avènement d'Hitler risquait de se poser de manière gênante²². Mais sa disparition du champ visuel n'équivalait pas à un oubli de ses théories et principes, comme le prouvaient, dans l'enquête de Bossmann, les discours et commentaires privés rapportés par les élèves interrogés dans le chapitre « Ce qu'en disent les parents et les personnes âgées » (« Von Eltern und

in meinem Bunker » [Moers/Piger], en ligne, entre autres, sur www.dailymotion.com.

[19] Première publication en 1913, Leipzig Vienne, Hugo Heller & Cie. Traduit de l'allemand par Serge Jankélévitch, *Totem et tabou*, Lausanne, Payot, 2001.

[20] « Le livre saint du national-socialisme et de la nouvelle Allemagne », comme le décrit ironiquement Victor Klemperer en 1947 dans *LTI. Notizbuch eines Philologen*, Leipzig, Reclam, 1975, p. 122. Traduction française annotée par Elisabeth Guillot, *LTI, la langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue*, Paris, Albin Michel, Coll. Bibliothèque Idées, 1996.

[21] Sur la genèse de *Mein Kampf* voir entre autres Brigitte Hamann, *Hitlers Wien – Lehrjahre eines Diktators*, Serie Piper, Munich-Vienne, Piper-Verlag, 1996. Hamann souligne la « Weltanschauung » d'Hitler dont elle voit l'origine dans les expériences et rencontres vécues à Vienne. Hitler rédigea le livre à la forteresse de Landsberg où il est incarcéré après le putsch raté de 1923. *Mein Kampf* sera la seule « biographie » d'Hitler qui détruira la majorité des témoignages sur sa vie privée (dont son enfance à Linz). Plus qu'une biographie (inventée), le livre est à considérer comme un tract idéologique, un manuel de la conquête et surtout comme un écrit politique et de propagande destiné à légitimer le futur leadership du Führer [cf. Joachim Fest [1963], *Das Gesicht des Dritten Reiches*, 9^e édition, Munich-Zurich, Piper, 1988, p. 49 et 51. Traduction française de Simone Hutin et Maurice Barth, *Les maîtres du Troisième Reich*, Paris, Grasset 1965].

[22] *Op. cit.*, p. 29. Klemperer est convaincu que les adversaires politiques d'Hitler ont lu le livre, ou étaient *a minima* informés de son contenu bien avant 1933. La diffusion massive de l'ouvrage après 1933 (qui était, par exemple, offert à tous les jeunes mariés) rend particulièrement gênante l'adhésion du peuple allemand. Le prétexte souvent avancé du livre présent dans tous les foyers, mais jamais lu relève selon lui de la pure légende...

Älteren Gehörtes», p. 318-334). Nous nous limiterons à citer un exemple représentatif de tant d'autres : « Vor allem ältere Leute erinnern sich oft an die gute, alte Zeit. Es heißt, das Leben war zwar hart, aber es geschahen auch nicht so viele Verbrechen wie heute, man konnte sich auch nachts auf die Straße wagen, ohne, wie in vielen großen Städten heute, mit einem Überfall rechnen zu müssen²³. » (Jochen, dix-huit ans, élève en lycée professionnel).

« À l'époque », il n'y aurait bien entendu eu ni hippies aux cheveux longs ni drogués – bref, aucun de ces marginaux qui avaient commencé à être très/trop visibles dans l'Allemagne des années 1960. La citation sous-entend que le Führer aurait su les mater, et avec eux les étudiants, manifestants et autres terroristes. « Heute noch sagen viele, es wäre gut, wenn es manchmal noch einen ganz kleinen Hitler geben würde²⁴... » La remarque de Friedeborg, lycéenne de quatorze ans, résume la teneur de bon nombre de commentaires et met en lumière une mémoire idéalisante du passé consciencieusement oubliée de « détails » comme la mise au pas des adversaires du régime, la politique raciale, l'extermination des Juifs, la responsabilité dans le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, etc.

Précisons que le Führer n'aurait bien entendu pas non plus toléré de BD osant critiquer le parti... À part quelques rares utilisations à des fins de propagande (surtout à l'adresse des populations étrangères non germanophones), le genre était considéré comme susceptible de pervertir la jeunesse allemande, bref comme dégénéré.

SOUVENIRS D'UNE GRANDE ÉPOQUE

« Alles, was man darüber spricht heute, is ja falsch...es war eine herrliche, schöne... ich möchte diese Erinnerung nicht missen²⁵... » Huit ans après le méchant monologue de « Ce bon Monsieur Charles » qui avait déclenché le scandale et la polémique en Autriche en 1960 – et que *Theater heute* avait élu pièce de l'année – Halbritter publie *Hitlers Mein Kampf. Gezeichnete Erinnerungen an eine große Zeit*. Il s'y attache à traduire en images la manière dont la masse des suiveurs avait pu vivre au quotidien les promesses et délires du Führer. L'original reprend la présentation adoptée par le régime pour *Mein Kampf* en 1933 : un seul volume (au lieu de deux), couverture de toile bleue, lettres dorées, emblème nazi, également doré. Une copie conforme qui participe de la provocation : vous prétendez ne pas vous souvenir ? Permettez-moi

[23] « Les personnes âgées surtout aiment se souvenir du bon vieux temps. La vie était dure, disent-ils, mais il y avait beaucoup moins de crimes qu'aujourd'hui, on pouvait se risquer dans les rues à minuit », Bossmann p. 318.

[24] « Aujourd'hui encore, bien des gens pensent que de temps à autre, un petit Hitler, ça ferait du bien », Bossmann, p. 326.

[25] « Tout ce qu'on raconte aujourd'hui est faux... c'était une belle, une magnifique... je n'aimerais pas être privé de ce souvenir. » Cf. Carl Merz, Helmut Qualtinger [1960], *Der Herr Karl*, in Traugott Krischke (dir.), *Helmut Qualtinger. « Der Herr Karl » und andere Texte fürs Theater*, Wien, Deutike, 1995, p. 174-175. Traduction française de Henri Christophe, *Ce bon Monsieur Charles*, Marseille, Agone, 2004, p. 82.



© Hanser-Verlag

de vous rafraîchir la mémoire²⁶...

Dix ans plus tard, la réimpression chez Hanser²⁷ montre quelques changements : toujours la couverture bleue et les lettres dorées, mais seulement sur le dos du livre, et disparition de l'emblème nazi. Nouveau la jaquette avec un dessin de Halbritter : trois personnages qui tournent le dos à l'acheteur/au lecteur saluent, le bras droit levé, le drapeau nazi porté par un membre du parti bedonnant qui défile devant eux, en uniforme et au pas de l'oie (voir l'illustration ci-contre). La couleur brune dominante fait s'estomper les contours entre idéologie

et réalité. Les trois personnages traités en blanc-gris ressemblent à des fantômes chromatiquement reliés au centre du drapeau (le cercle clair sur lequel se détache la croix gammée noire). Halbritter désigne ainsi sa cible : ces petites gens devenus des suiveurs ayant participé au conditionnement de leurs propres enfants déjà soumis à un endoctrinement idéologique permanent dans la sphère publique.

Ces enfants n'apparaissent pas sur la couverture, mais sont omniprésents dans le livre. Halbritter les montre particulièrement vulnérables et réceptifs aux discours de séduction du régime en plaçant au centre du livre²⁸ le poème *Bekanntnis zum Führer*, profession de foi des organisations de jeunesse nazies. Devant un sapin de Noël traditionnel, une « vraie famille allemande » (le *pater familias* trapu avec bedaine et moustache à la Hitler est le sosie du personnage de la couverture) écoute, émue, sa fille en uniforme du BDM réciter avec conviction les vers issus de la plume de Baldur von Schirach : « Der reine Glaube, den du uns gegeben/durchpulst bestimmend unser junges Leben/Mein Führer, du allein bist Weg und Ziel²⁹. »

Introduit par des citations d'Hitler et de Stalin, *Halbritters Mein Kampf* est structuré en cinq grandes parties : Leaders et suiveurs, Propagande et organisation, Les Aryens fondateurs de la civilisation, État « völkisch » et hygiène raciale, Le droit

[26] Les textes rédigés dans une écriture rappelant les caractères gothiques ou l'écriture courante participent de la mise en scène, ainsi que le choix chromatique du noir et blanc. Dans *Hitlers Mein Kampf*, l'absence de couleur rappelle la grisaille du quotidien des Allemands après l'euphorie des débuts.

[27] Troisième édition, Munich-Vienne, 1978. Pas de pagination. Les renvois à certaines pages pour les citations relèvent d'une numérotation personnelle pratiquée pour faciliter les références.

[28] P. 116-117-235.

[29] « La foi pure que tu nous as insufflée/pulse dans nos veines et guide nos jeunes vies/toi seul, notre Führer, es le chemin et le but. » Traduction libre de l'auteur.

à l'espace vital³⁰. Les prophéties d'Hitler sont ensuite citées sous forme d'extraits de *Mein Kampf* que Halbritter met en dessins en retraçant chronologiquement le quotidien national-socialiste de la prise de pouvoir jusqu'à la défaite. Le nombre de pages des chapitres 3 à 5 est équilibré (42, 46 et 44 pages), la première partie est la plus courte (32 pages), la deuxième (56 pages) la plus longue. Halbritter y souligne la puissance de la propagande nazie, le réglage minutieux de son organisation, l'impitoyable politique d'endoctrinement et d'intimidation, mais aussi la réceptivité et l'adhésion des masses. C'est dans ces derniers constats qu'il voit le danger d'une répétition *ad infinitum* d'un scénario menant aux grandes catastrophes de l'Histoire.

Chaque citation se trouve illustrée par un ou plusieurs dessins, comme par exemple les douze variations graphiques commentant le récit d'Hitler concernant la création du drapeau à la croix gammée et du salut hitlérien dans *Mein Kampf*. De la nostalgie d'un autre « bon vieux temps » « ...aber zu Kaisers Zeiten war es noch schöner³¹ » en passant par le début des réactions contre les adversaires de la nouvelle idéologie jusqu'aux premières violences verbales et physiques, ils soulignent le chemin parcouru. L'industrie (« Sei doch ehrlich, wenn wir die Nazis nicht hätten, hätten wir die Kommunisten³² ! ») et l'Église (« Ich glaube nicht, dass unser Herrgott etwas gegen den deutschen Gruß einzuwenden hat³³ ») soutiennent le régime, et la masse des suiveurs comprend vite la chance d'ascension sociale que lui offre l'adhésion à la nouvelle idéologie : « Und da habe ich mir gesagt : warum sollten gerade wir gegen den Strom schwimmen³⁴? » déclare le père de famille en rectifiant le nœud de sa cravate devant la glace, pendant que sa femme contemple, émue, la toute nouvelle carte du parti.

Toutes catégories sociales confondues, on participe de bon cœur à l'éducation du peuple. « Na Berti, wie sagst du, wenn du in ein deutsches Geschäft kommst³⁵? » demande jovialement l'épicier au petit garçon qui ne semble pas encore maîtriser les nouveaux codes et ne s'intéresse qu'aux seuls bonbons vendus dans la boutique. Le dessin répond à celui qui le précède – une construction en miroir qu'Halbritter utilise fréquemment – et qui montre une paysanne dans la fleur de l'âge faisant la leçon à sa vieille mère : « Und vergiss nicht "Heil Hitler" zu sagen, wenn du zum Kaufmann Kitzinger kommst³⁶! » Au lecteur d'interpréter l'admonestation de la fille comme l'expression d'une conviction, comme un rappel indispensable à se protéger

[30] Führer und Gefolgschaft, p. 7-39/Propaganda und Organisation, p. 41-97/Die Arier als Kulturbegründer, p. 99-141/Völkischer Staat und Rassenhygiene, p. 143-189/Das Recht auf Grund und Boden, p. 191-235. *Ibid.*

[31] « ...c'était quand même plus beau du temps du Kaiser [...] », Halbritter, p. 10. Les traductions françaises de Halbritter figurant dans le texte sont de l'auteure.

[32] « Soyons clairs, sans les nazis, on aurait les communistes ! », p. 29.

[33] « Je ne pense pas que notre bon Dieu aurait quelque chose à redire au salut allemand. », p. 24-25.

[34] « Et puis je me suis dit : pourquoi serions-nous les seuls à nager contre le courant ? », p. 29.

[35] « Alors Bertie, qu'est-ce que tu dis quand tu entres dans un magasin allemand ? », p. 19.

[36] « Et quand tu vas faire les courses chez Kitzinger, tu n'oublies pas de dire "Heil Hitler" ! », p. 18.

contre une éventuelle dénonciation, et le comportement anticipé de la grand-mère comme un possible « oubli » dû au grand âge de l'ancêtre – ou comme un petit geste de résistance... On apprend en tout cas à faire la différence entre vie privée et vie publique, on se convainc et on s'attache à convaincre le voisin. Pour les cas désespérés, il reste toujours la prière : « Lieber Gott, hilf, dass Vater unseren Führer versteht³⁷ » implore avec ferveur une autre jeune fille, toujours en uniforme du BDM, devant l'image du crucifié.

La deuxième partie se construit autour des prises de position d'Hitler sur l'État, la presse, la nécessité des rassemblements de masse, des discours susceptibles de fanatiser les foules, et de la lutte contre le poison juif. Entre radios étrangères interdites et paroles nazies, entre *Times* et *Stürmer*, la traque de tout ce qui n'est pas germanique, aryen, bat son plein. Et le soutien au régime se fait actif : « Ich habe gar nichts. Ich habe denen nur gesagt, der Müller, wenn der besoffen ist, schimpft der, dass man nicht schlafen kann³⁸... » Voisins, collègues, membres de la famille – tous sont dorénavant de potentiels dénonciateurs. Et même les enfants : « Ich habe aber in der Schule gesagt, dass ihr immer über den Führer schimpft³⁹ » déclare fièrement le petit garçon en uniforme des jeunes filles hitlériennes à ses parents médusés. L'éducation du peuple, le rétablissement de la fierté nationale, l'apprentissage de la hiérarchie des races sont les priorités du régime, qui ne néglige par ailleurs en rien la rééducation du peuple en matière de culture. Halbritter le montre avec deux autres dessins en miroir : art germanique versus art dégénéré. (p.128) La jeunesse endoctrinée a vite intégré la leçon : en repérant Thomas Mann dans la bibliothèque paternelle, les deux rejetons (à nouveau en uniformes BDM et HJ) sont outrés. « Und wegen so etwas setzt unser Herr Papa den guten Ruf der Familie aufs Spie⁴⁰ ! »

Le chapitre « L'État "völkisch" » est le seul à comporter un « sous-titre » dessiné : une étoile de David transformée en cible qui rappelle la présentation de la couverture. Les citations, plus nombreuses dans cette partie que dans les autres, sont un condensé de la haine des Juifs qui n'ont plus leur place dans la nouvelle Allemagne nazie : le sang et la race, Aryens et Juifs, le mélange des races, le Juif parasite, les peuples abâtardis, leur responsabilité dans l'échec de la vieille Allemagne... « Dass Jakob Hirsch eine gute Partie ist, habe ich vor dreiunddreißig gesagt⁴¹ » lance un père à sa fille malheureuse. « Geh' schon nach Hause, Judith, Marion muss ihrer Mama helfen und kann nicht mit dir spielen⁴² » explique la brave ménagère à la petite fille qui attend sa camarade

[37] « Mon Dieu, aide mon père à comprendre enfin le Führer », p. 30.

[38] « Je n'ai rien fait. J'ai juste dit que Müller, quand il est saoul, n'arrête pas de râler et nous empêche de dormir... », p. 71.

[39] « Moi, à l'école, j'ai dit que vous n'arrêtez pas de critiquer le Führer », p. 103.

[40] « Et c'est pour ça, accusent-ils leur père atterré, que tu risques la bonne réputation de notre famille ! », p. 132.

[41] « Oui, j'ai dit que Jakob Hirsch était un bon parti. Mais c'était avant 33 ! », p. 157.

[42] « Rentre, Judith, Marion doit aider sa maman, elle ne pourra pas jouer avec toi », p. 141.

de jeu, un gros nœud dans les cheveux et l'étoile jaune sur sa blouse. Reste à justifier certains événements du quotidien : dans la rue, une mère explique ainsi à sa petite fille que les gens que l'on force à monter dans des camions « Aufs Land⁴³ ». En miroir, des vacances bien différentes, celles offertes par le Führer à « sa » jeunesse pour peu qu'ils participent au programme « Kraft durch Freude » : « Für so wenig Geld eine so weite Reise⁴⁴ ! » s'extasie une jeune fille du BDM. Entamé à l'école, le chemin mènera de la cour de récréation et du camp de vacances aux exercices paramilitaires des jeunesses hitlériennes, à la caserne et au service armé. « Meine Herren, Sie werden mir für diese Ausbildung noch einmal dankbar sein⁴⁵ » rappelle l'instructeur. Tous rêvent d'être des héros (« Junge, du hast ja nun auch das EK I⁴⁶ »). Mais c'est quand même surtout la mort qui attend ces jeunes soldats. Une autre mère comprend immédiatement les messagers qui se présentent chez elle : « Ich weiß schon, was sie mir sagen wollen. Meiner kommt auch nicht wieder⁴⁷. »

Et tout ça pour quoi ? Hitler avait proclamé qu'il fallait conquérir de nouveaux espaces vitaux ce dont se réjouissent deux braves paysannes : « Wenn das wirklich was wird mit dem Ostraum, und wir kriegen da Land, das wäre schön⁴⁸. » À cet espoir exprimé au début de la guerre répond le rêve du soldat qui, grièvement blessé, pense malgré la défaite qui s'annonce toujours devenir paysan en Ukraine... (p.206) Mais le front se rapproche, les bombardements des Alliés s'intensifient. Dans les abris, on veut encore y croire, mais les promesses d'Hitler ont perdu leur puissance d'envoûtement : « Wenn die Wunderwaffen nicht bald kommen, dann gute Nacht, Herr Meier⁴⁹. » Halbritter clôt le sujet en mettant en scène les incorrigibles fanatiques qui refusent de croire à l'échec d'Hitler. Fuyant l'Armée rouge, une Allemande accouchant d'un garçon dans des conditions abominables trouve encore la force de murmurer : « Adolf soll er heißen, Herr Doktor⁵⁰ ! »

SOUVENIRS DU FUTUR

Un « livre d'images consacrées à la vie quotidienne sous le Troisième Reich⁵¹ » : le *Spiegel* accueille favorablement l'ouvrage de Halbritter en tant qu'exemple réussi d'une illustration critique révélant la mentalité du peuple allemand entre 1933 et

[43] « Partent à la campagne », p. 178.

[44] « Un tel voyage pour si peu d'argent ! », p. 91.

[45] « Messieurs, le jour viendra où vous me remercirez de vous avoir entraînés à la dure. », p. 123.

[46] « Mais tu l'as reçu, le EK 1, mon garçon ! », p. 196.

[47] « Ne dites rien, je sais. Mon garçon ne reviendra pas, lui non plus. », p. 230.

[48] « Si ça marche, à l'Est, on pourra avoir des terres, ce serait bien », p. 203.

[49] « Ces armes miracles, il faudrait qu'elles arrivent bientôt, sinon : rideau. », p. 225.

[50] « Je veux qu'il s'appelle Adolf, docteur. », p. 232-233.

[51] « Ein Bilderbuch über den Alltag des Dritten Reiches », cf. « Volk vom Führer », in *Der Spiegel*, N° 41/1968 [7 octobre 1968], p. 200-201.

1945. Il souligne l'efficacité du montage « Auf hinterhältig sanfte Weise treffend⁵² » des citations et dessins, particulièrement apte à atteindre sa cible. *Halbritters Mein Kampf*, bien que soulevant certaines polémiques (dont celle déjà indiquée de la BD en tant que support totalement « inapproprié » pour le sujet) fut globalement bien reçu par la critique, peut-être à cause d'un malentendu comme le montre le commentaire du *Spiegel* qui insiste sur une apparente non-agressivité du livre. Mais la transposition graphique de la propagande nationale-socialiste en une réalité du quotidien visant à rappeler et démasquer les motivations peu glorieuses des suiveurs (opportunisme, peur, satisfaction d'appartenir à « la race supérieure », etc.) est bien une dénonciation radicale de toute connivence avec le régime. C'est un livre d'images dont la charge subversive réside dans la mise en perspective systématique du passé par les habitués du *Stammtisch* qui se montrent peu convaincus du nouvel ordre démocratique (« Nichts gegen die Demokratie. Aber⁵³... »). Ils livrent un affligeant commentaire ancré dans le présent, et de ce fait une navrante projection dans le futur. Quatorze dessins ponctuent ainsi le livre à ses moments clés et illustrent le discours des anciens suiveurs, qui, devenus d'honorables (?) sexagénaires en 1968, s'appliquent encore et toujours à minimiser et légitimer a posteriori leurs compromis et compromissions qu'ils aiment qualifier de simples « erreurs de jeunesse » (« Jugendsünden, Schwamm drüber », Halbritter, p. 11). *Mein Kampf, gezeichnete Erinnerungen an eine große Zeit* rappelle ainsi que « Wie einstimmig nach 1945 die Schuldigen, Mitschuldigen und Verantwortlichen überall klagten, dass man sie missbraucht hatte und ihnen unrecht tat, ja ein Unrecht zufügte, wenn man sie an ihre nahe Vergangenheit erinnerte⁵⁴. »

Des processus d'enjolivement voire de falsification de l'Histoire avaient ainsi une fois de plus produit ce vide cérébral (« Gehirnlehre⁵⁵ ») que Karl Kraus avait, de son temps, décrit pour une autre « grande époque ». Le danger, écrivait-il, venait de la facilité avec laquelle ces vides étaient susceptibles d'être remplis par les promesses et mirages de charlatans de toute sorte. Un constat que l'universitaire américain Kenneth Burke avait fait sien dès la parution de la traduction anglaise de *Mein Kampf* en 1939. Seule une analyse minutieuse de l'ouvrage – « Die Quelle, aus der die Nazis ihren Zauber schöpfen⁵⁶ » – pouvait, selon lui, en neutraliser le contenu et immuniser contre la capacité de séduction des théories d'Hitler. Son appel au questionnement ne fut pourtant pas plus entendu dans l'Amérique de 1939 que dans l'Allemagne de l'après-

[52] « Insidieusement pertinent ».

[53] « Rien contre la démocratie, mais... », p. 65.

[54] « D'une seule voix, les coupables, coresponsables et responsables avaient prétendu, après 1945, avoir été abusés et considéré comme injuste voire comme une injustice de se voir rappeler leur passé encore si récent. », Manès Sperber, *Bis man mir Scherben auf die Augen legt*, Zurich Munich, Europaverlag, 1977, p. 883.

[55] Cf. Karl Kraus, « Man darf nicht generalisieren », in *In dieser großen Zeit. Auswahl 1914-1925*, Munich, Langen-Müller, 1977, p. 510.

[56] « la source où les nazis puisaient leurs sortilèges », in Kenneth Burke, « The Rhetoric of Hitler's Battle », in *The Southern Review*, V, I, 1939, p. 1-21. Traduction allemande de Günter Reding, « Die Rhetorik in Hitlers *Mein Kampf* », in *Die Rhetorik in Hitlers « Mein Kampf » und andere Essays zur Strategie der Überredung*, 2^e édition, Francfort/Maine, Suhrkamp, 1971, p. 4. Voir aussi Klemperer, op. cit., qui souligne la rhétorique d'incantation des nazis.

guerre. Le ressentiment et le refus de la prise de conscience (cf. M. et A. Mitscherlich) pouvaient s'installer en toute impunité. Une situation rendue par ailleurs encore plus dangereuse par les nombreux exemples de suiveurs jamais inquiétés après la chute du Reich et confortablement installés dans de nouvelles fonctions :

In ihnen spiegelte sich keine Trauer, kein Entsetzen über das soeben erlebte Grauen wider, keine Schuldbekennnisse waren von ihnen, den Mitverschuldern des Grauens zu hören. Im Gegenteil: selbstzufrieden und unantastbar teilten sie sich die neue Macht im Namen neuer Funktionen⁵⁷.

Peter Turrini avait vécu ces « repositionnements » après 1945 dans un petit village de Carinthie. En 1968, Kurt Halbritter les déclara symptomatiques pour toute l'Allemagne : dans la dernière planche consacrée au « Stammtisch », les habitués se séparent avec un cordial et retentissant « À la prochaine ! » (« Bis zum nächsten Mal ! », p. 235). À la prochaine rencontre ? À la prochaine catastrophe idéologique ? La formule, ambivalente à souhait, rappelle à quel point les systèmes démocratiques peuvent se montrer impuissants quand il s'agit de contrer la séduction de certains discours totalitaires.

En 1968, une confrontation constructive avec « Hitlers schamloses Lehrbuch⁵⁸ » restait difficile. La réception plutôt positive de la BD de Halbritter⁵⁹ ne compensait pas toujours l'indignation « vertueuse » suscitée par son entreprise. On avait pourtant appris à le connaître, depuis le début des années 1970, où il avait rejoint avec ses collègues Hans Traxler et Chlodwig Poth l'équipe du mensuel satirique *Pardon* qui s'était fixé comme objectif de réveiller une Allemagne de l'après-guerre confinée dans les valeurs de l'ère Adenauer finissante. Mais personne ne s'était attendu, comme l'avait souligné le journaliste Jens Rehn, à voir ressusciter dans et par une bande dessinée la parole du Führer qui avait été omniprésente dans les foyers du Troisième Reich⁶⁰. N'oublions pas qu'à la fin des années 1960, les « comics » étaient encore largement destinés aux enfants, et passaient pour de la sous-littérature de divertissement dénuée de toute qualité pédagogique⁶¹. La bande dessinée était alors régie par la loi de 1953 concernant

[57] « Ils étaient les coresponsables de l'horreur, et pourtant : chez eux, aucune trace d'un quelconque regret, d'une quelconque épouvante devant l'horreur vécue, pas la moindre reconnaissance d'une quelconque culpabilité. Au contraire : contents d'eux-mêmes et sûrs de leur impunité, ils se partagèrent le nouveau pouvoir au nom des fonctions nouvelles. »

Cf. « Die Bewohner des Stammtisches », in Peter Turrini, *Es ist ein gutes Land. Texte zu Anlässen*, Munich, Europaverlag, 1986, p. 181-184, ici p. 181.

[58] « L'indécent manuel d'Hitler », Klemperer, *op. cit.*, p. 29.

[59] Le *Münchener Merkur* considère Halbritter comme l'héritier direct de Thomas Theodor Heine, « la plume la plus incisive du vieux *Simplicissimus* » [« schärfsten Messers des alten *Simplicissimus* », voir la quatrième de couverture de l'édition Hanser de 1978].

[60] Présente, mais ni lue ni entendue, à en croire ceux qui tentaient de se justifier après 1945... Cf. note 21.

[61] « Lesefutter für Analphabeten », ou encore « literaturpädagogisches Gift » comme le précise Andreas C. Knigge dans « Made in Germany. Notes sur l'histoire de la bande dessinée en Allemagne », in Ingeborg

les écrits potentiellement dangereux pour la jeunesse⁶². La recommandation du journal *Die Zeit* de rendre obligatoire dans les écoles le livre de Halbritter parce qu'il pouvait apprendre plus aux enfants de suiveurs « da es mehr [sagte] als manches Tausend Schriftstellerworte⁶³ » était par conséquent tout à fait exceptionnelle, puisqu'elle reconnaissait à cette BD une valeur didactique et morale indéniable. En même temps, il fallait se garder de réduire *Halbritters Mein Kampf* à une réponse pédaogo-ludique à l'échec des parents, de l'État et des enseignants dans le domaine de la transmission de l'Histoire⁶⁴. Contenu, conception et graphisme montrent que ce contre-manuel d'un nouveau type s'adresse explicitement aux autorités (privés, publiques) qu'il exhorte à fournir enfin à la jeunesse des clés de compréhension susceptibles d'affûter leur conscience de l'Histoire et leur compétence politique. Aux parents, Halbritter ne demande rien de moins que de transformer leurs enfants en « questionneurs », de les encourager à briser les tabous, dont celui du comportement des Allemands moyens entre 1933 et 1945. C'est en ce sens que le « livre d'images » de Halbritter est une provocation. Et la forme choisie contribue à en renforcer le potentiel de subversion.

Halbritters Mein Kampf ne correspond pas, à première vue, à la définition classique de la BD (texte et bulles = strip) telle qu'elle s'était imposée au début du 20^e siècle aux États-Unis. L'analyse montre que Halbritter avait opté pour une forme mixte. La partie consacrée au quotidien des suiveurs reprend la forme allemande de la narration en images héritée de Busch⁶⁵, où le texte (placé en haut ou en bas de la planche) et le dessin s'illustrent et/ou se complètent mutuellement. La *Stammtischrunde* qui relève du présent en revanche place le texte dans des bulles qui émanent des personnages dans des dessins rigoureusement identiques. Une stratégie graphique qui accentue la mise en parallèle passé/présent qui fait la force de la BD.

L'ordre rigoureusement chronologique des dessins produit par ailleurs la continuité narrative caractéristique de la « *graphic novel* » qui avait fait éclater à partir de la deuxième moitié du 20^e siècle le cadre formel de la BD classique. Avec son récit qui « suit le suiveur » de l'avènement d'Hitler à la fin du Troisième Reich à l'aide d'une ligne graphique et d'un registre de personnages cohérents, Halbritter devient l'un des pionniers de cette nouvelle forme de la BD qui s'est depuis imposée presque partout.

En 1968, l'entreprise de Halbritter est encore un défi formel et thématique qui suscite la controverse. Il faudra attendre encore un quart de siècle pour qu'une autre « *graphic novel* », américaine cette fois, reçoive la plus haute distinction littéraire de

Rabenstein-Michel, Martine Benoît (dir.), *Krack ! Tschock ! Pflatsch ! Bummm ! La BD de langue allemande*. *Germanica* N° 47, 2010, p. 11-24.

[62] « Gesetz über die Verbreitung jugendgefährdender Schriften ».

[63] Cité sur la quatrième de couverture de l'édition Hanser de 1978.

[64] Ce que laisse entendre la nécrologie que la *FAZ* publie lors du décès de Halbritter (« Der Lustzeichner », 29/05/1978).

[65] Cf. Andreas C. Knigge, « Zeichen-Welten », in *Comics, Mangas, Graphic Novels. Text und Kritik* 05/2009, p. 5-34.

son pays, le prix Pulitzer. *Maus, a survivor's tale*⁶⁶, bande dessinée d'Art Spiegelmann consacrée à la politique raciale et d'extermination des nationaux-socialistes, avait alors brisé tous les tabous autour de la Shoah. Une œuvre de génie, que Halbritter avait peut-être préparée avec la transposition graphique des élucubrations de *Mein Kampf* dans le quotidien des Allemands.

[66] Tome I : *My father bleeds history*, 1986 et II : *And here my troubles began*, 1991, les deux chez Pantheon Books, New York. La traduction allemande, *Maus, die Geschichte eines Überlebenden* (*Mein Vater kotzt Geschichte aus* et *Und hier begann mein Unglück*) est publiée chez Rowohlt en 1999. En 1995, la couverture de *Maus* a servi de modèle pour une affiche annonçant le salon de la BD d'Erlangen – elle fut confisquée par les autorités qui la considéraient comme faisant l'apologie du nazisme...